

Auschwitz et la modernité¹

Hervé Dumez

Dans l'immédiat après-guerre, Adorno s'interrogea sur la possibilité même de continuer à écrire des poèmes après Auschwitz. Cette interrogation atteignit au cœur Paul Celan, juif, roumain, poète allemand, le plus grand sans doute de cette période, et vivant à Paris. Son père était mort du typhus dans un camp et sa mère d'une balle dans la nuque. Lui avait également connu l'internement. En 1970, il se suicida finalement en se jetant dans la Seine du pont Mirabeau une nuit de printemps. Sa langue poétique est un équivalent du langage musical d'Alban Berg. Primo Levi, survivant de Auschwitz III, a usé quant à lui de la neutralité froide des mots pour mener la description de l'indescriptible. Probablement s'est-il suicidé lui aussi, sans avoir non plus laissé de lettre derrière lui, que ses livres.

Le camp de concentration a été inventé à la fin du XIX^e siècle, lors de la seconde guerre des Boers qui opposa l'armée britannique aux colons d'origine néerlandaise installés en Afrique du Sud. Les combattants Boers, connaissant bien leur pays et soutenus par la population, menaient une forme de guérilla contre les troupes anglaises. Lord Kitchener eut l'idée de mettre fin à la symbiose entre combattants et civils. Femmes, enfants et vieillards furent tirés de leurs fermes, que les troupes anglaises détruisirent systématiquement, et concentrés pour les blancs dans quarante-cinq camps de tentes, pour les noirs dans soixante-quatre autres camps. Les guérilleros se trouvèrent isolés en plat pays sans moyens de ravitaillement. Kitchener quadrilla alors le terrain de petits camps militaires fortifiés. Les Boers durent capituler.

Ce qui permit ce système combinant de petits forts isolés solidement défendus et de grands camps de concentration pour les civils est une technologie qui avait été brevetée quelques années auparavant aux USA. Pour garder le bétail dans les champs, la technique employée depuis la préhistoire était la clôture en bois. Lorsque les colons peuplèrent l'ouest des États-Unis, sur des surfaces énormes, il fut impossible d'enclore les troupeaux de cette manière parce que le bois manquait dans les grandes plaines et pour des raisons de coût. On chercha donc des solutions. En 1874, Joseph Glidden déposa le brevet du fil de fer barbelé. Extraordinairement efficace pour fermer un terrain en empêchant à la fois le bétail de sortir, et les indiens ou les cowboys d'entrer, facile à poser grâce à l'enroulement sur des bobines qu'il suffisait de dérouler, la technique modifia profondément en quelques années le visage de l'ouest américain et son économie. Lord Kitchener montra qu'elle pouvait permettre de concentrer des populations indésirables pour le pouvoir dans des camps, à faible coût, en très peu de temps et en réduisant considérablement le personnel de surveillance. On réalisa rapidement que de telles concentrations conduisaient à une mortalité élevée : ravitailler en nourriture des camps de grande taille pose

1. Je remercie Haïm Korsia pour les échanges que nous avons eus sur ce texte.



*Black, White, Blue,
Rothko (1963)*

d'importants problèmes logistiques en période troublée. La malnutrition amène bientôt l'apparition de maladies qui, quand une telle concentration de personnes est réalisée dans des conditions d'hygiène forcément précaires, conduit à des épidémies difficiles à enrayer. Kitchener avait pour objectif militaire de briser la combativité d'une population rebelle. Les camps y contribuèrent. Un rapport estima que sur 27.000 morts civils, 22.000 furent des enfants de moins de 16 ans.

Si l'on veut opérer des regroupements sur une plus grande échelle encore, il faut combiner la technologie du barbelé avec celle de la voie ferrée, comme le montra la Première Guerre Mondiale.

Le gouvernement jeune turc, sous l'impulsion notamment de Talaat Pacha, engagé dans un programme de modernisation du pays et dans la guerre aux côtés de l'Allemagne, décida en 1915 de se débarrasser de la population arménienne

présente dans l'empire et rendue responsable de ses revers. Les puissances alliées l'avaient averti qu'elles ne toléreraient pas que les minorités chrétiennes soient persécutées. La solution trouvée fut celle de la déportation et la concentration, sous le couvert de la guerre. Le désert de Syrie fut choisi parce qu'il était isolé, que les massacres y seraient discrets, et parce que les conditions de survie y étant impossibles pour des populations importantes, les Arméniens disparaîtraient. 500.000 personnes furent déplacées pour être concentrées dans ce désert. La déportation se fit par marches, qui éliminèrent les plus faibles d'abord, enfants et vieillards dont les cadavres jonchaient les routes, et parfois la quasi-totalité de ceux qui y furent forcés, mais surtout par trains, dans des wagons à bestiaux. Le calcul des autorités ottomanes était habile : les alliés étaient trop occupés à gagner la guerre pour se préoccuper réellement du sort des Arméniens.

Un an plus tard, l'Allemagne inventa une combinaison nouvelle, celle de la déportation par trains et du regroupement en camps cette fois-ci de travail.

Le 12 avril 1916, tard dans la soirée, une affiche est apposée par les autorités allemandes d'occupation dans la région de Lille-Roubaix-Tourcoing :

L'attitude de l'Angleterre rend de plus en plus difficile le ravitaillement de la population.

Pour atténuer la misère, l'autorité allemande a demandé récemment des volontaires pour travailler à la campagne.

Cette offre n'a pas eu le succès attendu.

En conséquence, des habitants seront évacués par ordre et transportés à la campagne.

À Lille, on avait fait venir le 64^e régiment d'infanterie pour mener les opérations. À Roubaix, elles le furent par la Garde impériale. À 5 heures du matin le lendemain de l'apposition de cette affiche, que très peu avaient pu lire, les troupes se mettent en place en commençant par Fives. Des mitrailleuses sont installées aux extrémités des rues. Un soldat frappe à la porte de chaque maison à coup de crosse. La famille est

rassemblée dans le couloir et un sous-officier choisit ceux qu'il va emmener : les femmes et les hommes âgés de plus de quatorze ans et de moins de cinquante ans. Le soldat emmène celles et ceux qui ont été choisis. On les rassemble dans des locaux prévus à l'avance (écoles, usines, patronages). On les fait attendre plusieurs heures, le temps que tout le monde soit là, puis on emmène le groupe à la station de tramway, et de là on l'achemine vers la gare. Le premier train part vers 17h, douze heures après le début de l'opération. Il est composé de wagons à bestiaux, 60 hommes et femmes par wagon, surveillés par deux soldats. À l'arrivée dans les Ardennes, on sépare hommes et femmes. Les femmes sont obligées de passer une à une, nues, devant un médecin militaire allemand qui vérifie qu'elles ne sont pas atteintes d'une maladie vénérienne. Pour empêcher les contacts avec les populations locales, les Allemands ont expliqué à celles-ci que les déportés étaient la lie de la population ramassée dans les rues de l'agglomération Lilloise. Si les plus jeunes sont astreints à une activité plus légère (traite des vaches, récolte de fleurs médicinales), les plus âgés, dispersés dans quatorze localités et étroitement surveillés, doivent travailler à des tâches pénibles, comme celle de bûcheron auxquelles ils ne sont guère habitués. 20.000 personnes au total sont déplacées en une huitaine de jours. Elles regagneront leur domicile à l'automne. Apparemment, il n'y a pas eu de perte du fait du temps très limité de la déportation et la logique de l'opération n'a jamais été complètement éclaircie.

Au début de la Seconde Guerre Mondiale, la technique du camp de concentration est également reprise par les démocraties. Au moment du déclenchement de la guerre, la France s'avise par exemple qu'elle abrite sur son sol une importante population allemande réfugiée : juifs, communistes, opposants de toute sorte au régime nazi. Il est possible qu'elle soit infiltrée d'agents ennemis. Dès la déclaration de guerre, en septembre 1939, on réquisitionne donc près d'Aix-en-Provence, aux Milles, une ancienne tuilerie. On entoure le site de barbelés et on construit à la hâte des baraquements pour y concentrer l'ensemble des ressortissants allemands présents sur le territoire français.

Au moment où la France installe le camp des Milles, la Wehrmacht entre en Pologne. Oświęcim est un village à une soixantaine de kilomètres au nord de Cracovie. Il présente quatre caractéristiques : il est assez isolé, avec de vastes terres agricoles ; c'est un nœud ferroviaire important ; la région est industrielle, avec des mines et des fonderies ; il existe un petit camp fait de quelques casernes construites en son temps par l'armée autrichienne. Ces bâtiments sont rapidement complétés et le tout entouré de barbelés électrifiés. Les premiers prisonniers polonais y sont alors amenés. La logique est en partie traditionnelle et en partie nouvelle. Dès la prise de contrôle de la Pologne, l'Allemagne nazie a eu pour objectif d'éliminer toutes les élites du pays. L'acte ayant eu le plus de retentissement est connu sous le nom de code de « *Sonderaktion Krakau* » : le 6 novembre 1939, les nazis convoquent l'ensemble du corps professoral de l'Université jagellonne de Cracovie, celle où étudia Copernic, dans une salle du Collegium novum, sous prétexte de discuter de la manière dont l'Université va continuer à fonctionner sous l'occupation. Tous les professeurs qui se sont rendus à la convocation sont arrêtés dans la salle de réunion et déportés. En ce sens, Auschwitz I est de nature classique : il s'agit d'isoler en la concentrant une population suspecte, ici les cadres de la nation polonaise. Mais c'est également un camp de travail. D'où la fameuse inscription, empruntée au premier camp de concentration nazi, Dachau : « *Arbeit macht frei* », « le travail rend libre ». Or, les nazis ont inventé un camp de travail d'un type particulier et nouveau : il repose sur la mort programmée de la main d'œuvre (en moyenne en trois mois) renouvelée par l'arrivée de nouveaux convois. La liberté que donne ici le travail est la mort.

Rapidement sont construits juste à l'extérieur de la clôture de barbelés et reliés au camp par un passage à travers elle, un crématoire et une morgue attenante qui permettent d'éliminer les cadavres produits par le système. Par ailleurs, dans la mesure où les nazis cherchent un moyen réellement industriel de tuer, ce que ne permettent complètement ni les exécutions par balle, ni les chambres à gaz roulantes fonctionnant au monoxyde de carbone, la morgue d'Auschwitz I va servir à tester sur des prisonniers de guerre soviétiques la mise à mort par zyklon B, un insecticide dangereux à manier né des recherches de la chimie allemande, qui va constituer une des innovations majeures d'Auschwitz.

L'installation primitive se révèle de taille trop limitée pour les objectifs formulés lors de la conférence de Wannsee, l'extermination de onze millions de juifs européens et de tsiganes. En 1942 sont donc construits et mis en service Auschwitz II et Auschwitz III.

Implanté sur l'emplacement du village de Monowice, Auschwitz III ou Auschwitz-Monowitz est conçu de concert entre la firme IG Farben et la SS. Le camp est adossé à une usine chimique de production de caoutchouc synthétique (la Buna-Werke). Il perfectionne l'idée de camp de travail à main d'œuvre continûment renouvelée.

L'autre nouveau complexe est construit à trois kilomètres d'Auschwitz I, après destruction du village de Brzezińska (Birkenau en allemand). L'immensité d'Auschwitz II, organisé en secteurs, prend à la gorge aujourd'hui encore, dès la porte franchie. Il s'agit de l'installation la plus grande du système concentrationnaire nazi. Au début, les deux chambres à gaz utilisées sont d'anciennes fermes polonaises spécialement équipées. C'est là que les juifs de France seront exterminés. Mais Birkenau atteint son fonctionnement optimal, pleinement rationalisé, quand, en 1944, la ligne de chemin de fer est prolongée à l'intérieur même du camp et complétée à l'extrémité du quai des quatre ensembles crématoires/chambres à gaz couplés deux à deux (II et III, IV et V). Les convois viennent de toute l'Europe, de la Norvège au nord à la Grèce au sud. Le tri des déportés est alors opéré à l'arrivée sur le quai de déchargement : les femmes, les enfants, les vieillards, d'un côté – eux partent vers l'extrémité du quai, c'est-à-dire vers les chambres à gaz ; ceux qui sont en état de travailler entrent par contre dans le camp par le milieu du quai. Traditionnellement, on distingue donc l'espace d'extermination, juste en dehors de l'enceinte, du camp de concentration proprement dit. Alors que Treblinka est un camp d'extermination pur, Buchenwald un camp de travail pur, Birkenau combine les deux. Mais le vocabulaire est en réalité impropre. Le tri qui s'opère sur le quai de Birkenau est un tri entre une extermination immédiate et une extermination plus lente, en quelques mois, parfois quelques semaines, même pour de jeunes hommes, à force de travail, de faim, de diarrhées, de typhus, de pendaïsons lors des appels, d'exécutions par balle, de pendaïsons à des crocs de boucher, de marches forcées assorties de bastonnades, d'expérimentations soit disant médicales et en fait léthales, d'enfermement dans des cellules à plusieurs, sans eau ni nourriture, avec un entredévorement programmé, comme ce fut le cas du groupe dont fit partie Maximilien Kolbe. L'activité du camp atteindra son maximum avec l'élimination de la quasi-totalité des juifs hongrois en 1944. Les crématoires ne suffisant plus, de gigantesques bûchers à ciel ouvert furent organisés, dont la fumée fut visible sur les photos aériennes prises par les avions de reconnaissance alliés. Les SS tiennent une double compatibilité, celle des arrivées au camp et celle de l'extermination immédiate, qui sera détruite pour ne pas laisser de traces.

À côté du crématoire II détruit par les nazis avant leur départ du camp, se voit encore une station d'épuration et de traitement des eaux usées qu'ils ont construite

dans les derniers mois de fonctionnement de l'ensemble. Les ingénieurs disent qu'il s'agissait d'une installation ultramoderne et particulièrement innovante pour l'époque.

Auschwitz, par le souci de l'organisation et la recherche constante de l'innovation, est un des embranchements, l'impensable, de la modernité.

Dans la polémique qui suivit sa remarque, on reprocha à Adorno de nier la culture qui seule nous protégerait du retour de cet impensable. C'était méconnaître que la magnifique culture allemande n'avait rien empêché et qu'un peintre aussi génialement moderne que Nolde, qu'un philosophe de la dimension d'Heidegger, avaient ambitionné d'être l'un l'artiste, l'autre le penseur officiels du régime nazi (qui n'ayant que peu de sens artistique ou philosophique et se méfiant de l'un et l'autre, repoussa leurs avances). Adorno voulait en réalité dire ceci, comme il s'en expliqua : ce que nous sommes et ce que nous pouvons créer, s'ils reposent sur la page tournée d'Auschwitz, apparaissent dérisoires. Mais il est quasiment impossible de regarder Auschwitz en face. Cette contradiction insoluble déchira Paul Celan. Nous ne pouvons nous tenir ni dans l'oubli d'Auschwitz, ni dans son souvenir ■



*n° 7,
Rothko (1964)*